

Hégémonie progressiste et nouveau(x) grand(s) récit(s) scientifique(s)

Par Georges Gastaud – 13 novembre 2025

Cette recherche s'adresse à toutes celles et à tous ceux qui, militants du mouvement populaire, chercheurs scientifiques et/ou intellectuels de progrès, saisissent l'urgence vitale qu'il y a désormais à reconstruire, *pour ainsi dire à marche forcée* étant donné la gravité des périls menaçant l'homme, une *hégémonie culturelle progressiste* sans laquelle la classe travailleuse ne pourra ni reconquérir, ni conserver longtemps l'initiative historique dans ses luttes pour la paix mondiale, la souveraineté des peuples et la coopération internationale, pour les libertés démocratiques et les conquêtes sociales, pour la vivabilité de l'environnement et pour l'égalité (et l'amitié !) entre les deux sexes ; et, *a fortiori*, pour que reprenne au plus tôt l'avancée révolutionnaire vers un socialisme-communisme de nouvelle génération, seul garant durable à notre époque du grand rebond vital d'une humanité mise à mal.

Pour reconstituer cette hégémonie culturelle progressiste tout en affrontant l'hégémonie contre-révolutionnaire dominante, il ne suffira pas de mener la bataille d'idées contre le négationnisme historique et contre son principal aliment idéologique, l'anticommunisme et l'antisoviétisme à retardement ; il ne suffira pas davantage de dénoncer l'*exterminisme* inhérent au capitalisme impérialiste et hégémoniste actuel : il conviendra davantage encore de concevoir au positif les tâches historiques inhérentes au *socialisme-communisme de nouvelle génération*. En prolégomènes à cela, il faudra raviver le *matérialisme dialectique*, la *dialectique de la nature* et le *matérialisme historique* à l'aune des avancées scientifiques de notre temps tout en se souvenant du mot d'Engels appelant à combattre à la fois le dogmatisme et le révisionnisme philosophique :

« A toute découverte faisant époque, le matérialisme doit changer de forme ».

Dans cet esprit, affrontant en son cœur même le néopositivisme et le postmodernisme ambients, il convient de *promouvoir une nouvelle ontologie scientifique* assortie d'une *théorie de la connaissance dia-matérialiste* tout en prenant résolument appui sur les Grandes Découvertes de notre époque, et cela en tous domaines : physique fondamentale et cosmogonie (de moins en moins séparables), planétologie et géologie, génétique et biologie, voire exobiologie, anthropologie et préhistoire, neurosciences, sciences économiques, sociohistoriques et sociolinguistiques, psychologie génétique et, bien entendu, épistémologie et histoire des sciences. Pour intéresser les classes populaires et moyennes à cet engagement d'avant-garde visant au partage de nouvelles Lumières, il faudra *in fine* reconstituer une forme de « grand récit », ou mieux, de grands récits emboités articulant l'histoire des sociétés dans celle de la matière-nature-univers ; si critique, « buissonnant », ouvert, évolutif et « à trous » que l'on voudra (comme l'est d'ailleurs depuis longtemps tout un pan de la littérature moderne), un tel grand récit sans cesse à remettre en chantier ne sera pas sans évoquer à la fois les aventures à rebondissements d'Ulysse... et le travail patient de Pénélope retissant chaque nuit un seul et même canevas. C'est seulement si sont mis en place de tels outils théorico-culturels que seront sérieusement et durablement concurrencés, tout cela sur fond de contre-offensives populaires contribuant à rouvrir l'horizon sociopolitique, les deux grands dispositifs idéologiques réactionnaires et antiscientifiques qui se partagent l'actuel paysage « culturel » contre-révolutionnaire :

- D'une part, le discours nihiliste « postmoderne » qui prétend faussement, à l'heure de ce que cosmo-topologue Jean-Pierre Luminet nomme la « cosmologie de précision », que « le temps des grands récits est révolu », que l'idée de sens n'a aucune signification rationnelle et, qu'en conséquence, le marxisme n'appartient pas moins au passé que les vieilles eschatologies religieuses ; c'était du reste déjà la thèse – aujourd'hui totalement démentie dans ses attendus scientifiques –, que développait il y a un demi-siècle, le livre philosophico-scientifique signé par le biologiste Jacques Monod et intitulé Le hasard et la nécessité ;

- D'autre part, et parallèlement au premier type de discours (qui est principalement destiné aux personnes « cultivées »), le *retour en force des grands récits religieux*, voire des vaticinations néo-messianiques destinées aux masses et associées au pénible regain des fondamentalismes, qu'ils soient

de coloration catholique, protestante (évangélisme, « dispensationnisme »...), sioniste, islamiste, néo-paganiste, etc.

Il est en effet de mode de prétendre que les Grands Récits seraient devenus impossibles à une époque où, prétendument, « *les sciences renoncent à explorer les questions du sens* » (sic), où « *la philosophie diverge radicalement d'avec la science* » (sic) et où l'implosion contre-révolutionnaire (1989/91) de la première expérience socialiste de l'histoire semble avoir radicalement infirmé l'idée qu'il pût exister un « sens de l'histoire », et *a fortiori* un sens de l'évolution naturelle. Or, il s'agit là de fausses évidences que des penseurs fidèles à l'esprit critique des Lumières devraient regarder avec méfiance. En effet,

... les sciences présentent objectivement de nos jours un caractère encore plus dialectico-historique que ce n'était déjà le cas à l'époque où Engels rédigeait les brouillons géniaux de sa Dialectique de la nature : par ex., on explore désormais avec des moyens théorico-technologiques sans précédent la grande histoire de l'Univers depuis l'ainsi-dit big-bang et peut-être même « avant » lui (cosmogonies du « grand rebond » principalement associées à la théorie pionnière de la « gravitation quantique à boucles ») ; à supposer bien sûr que l'idée d'un « avant »-big-bang pût comporter une signification rationnelle (ce que, du reste, nous avons la faiblesse résolument anticréationniste de ne point exclure). La physique fondamentale et la chimie elles-mêmes prennent d'ailleurs depuis longtemps une coloration historiciste prononcée puisqu'on en est désormais, d'une part, à fusionner de plus en plus la microphysique fondamentale à l'étude serrée de l'univers premier : par ex., il n'a pas toujours existé des atomes, voire des noyaux d'atome (la nucléosynthèse a une histoire...), les particules elles-mêmes ont dû se former et acquérir une masse au sein du « champ de Higgs », les « interactions physiques fondamentales » ont sans doute dû défusionner peu à peu, l'univers est en expansion accélérée et une gigantomachie digne d'Hésiode y confronte les forces d'expansion-répulsion associées au vide aux forces attractives liées aux structures astrophysiques massives ; de même les éléments chimiques légers, puis les éléments lourds du tableau de Mendeleïev se sont-ils forgés au fil d'une succession de plusieurs générations d'étoiles achevant leur vie sous la forme pétaradante des supernovas ; semblablement, le – ou plutôt les – système(s) solaire(s) existant sans doute par milliards dans la Voie lactée possèdent une histoire planétaire et cométaire mouvementée (comme l'avaient entrevu Laplace et Kant au début du XIXème siècle...). La vie terrienne elle-même a une genèse et une évolution ainsi que l'avaient pressenti Lucrèce, puis Buffon et Lamarck, et comme l'ont factuellement établi Charles Darwin et synthétisé Alexandre Oparine. On sait également que cette évolution du vivant, si buissonnante et non linéaire qu'en la veuille, a permis l'émergence des primates et en dans leur buissonnante lignée, l'irruption du rameau multiforme des hominiens : or, comme l'avait déjà logiquement annoncé Engels, puis comme l'avait brillamment démontré Leroi-Gourhan, cette lignée des hominidés a effectué un saut qualitatif décisif à l'intérieur de l'élément ontologique émergent de l'historicité proprement dite quand elle a exporté, ou mieux, « excentré » (l'expression est de Lucien Sève) les bases matérielles de son développement en fabriquant et en transmettant en masse à sa descendance des générations toujours renouvelées d'outils, de langages, de codes lignagers, d'us et de techniques ; initialement surtout déployée sur le terrain biologico-anatomique qui est encore principalement celui des grands singes, l'hominisation s'est alors muée en historicité, voire, - c'est à débattre ! – en histoire des processus d'émancipation des sociétés et des individus humains, bref en une frêle et toujours vacillante *humanisation*.

A cela il faudrait ajouter que la psychologie elle-même est depuis longtemps devenue « psychologie génétique » grâce à l'apport de pionniers aussi divers que le Viennois Freud, que les Soviétiques Vygotski et Leontiev, ou que, dans l'espace francophone, les Politzer, Wallon, Piaget, Zazzo et autre Lucien Sève. Du reste, le matérialisme scientifique aborde désormais comme tel le champ ontologique spécifique de la conscience (la ci-devant « intérieurité » !) et de la cognition, et cela sans prétendre réduire l' « esprit » à l'état d' « épiphénomène » plus ou moins illusoire¹ : ce qui, certes, ouvre la voie à

1 Freud lui-même ayant audacieusement évoqué dès les débuts du XXème siècle les idées de « réalité psychique » et de « déterminisme psychique ». Le matérialisme ne consiste pas à nier l'existence de l'esprit, mais à en faire une réalité dérivée et sectorielle de la matière en mouvement. Comme l'a puissamment démontré le neuroscientifique Antonio Damasio, la conscience, l'espace mental, etc. *ne sont pas* des illusions ni des « épiphénomènes ». Cf. Le sentiment même de soi. Odile Jacob.

de terribles manipulations proprement totalitaires pour peu que l'humanité demeure trop longtemps encore l'otage des Trump et autre Elon Musk, mais qui peut aussi permettre à notre espèce méritant peu à peu le titre de « genre humain » de mieux maîtriser son propre devenir théoriquement, pratiquement et collectivement, y compris sur le plan psycho-éducatif : ce qui est certes capital si le but final de l'émancipation sociale est de construire ce que la première Constitution républicaine de la France appelait déjà, à l'initiative de Robespierre, le « bonheur commun ». Il est même assez stupéfiant que, étant donné l'actuelle accumulation fulgurante de résultats scientifiques majeurs propres à nous permettre de dessiner *rationnellement* une *histoire générale de la nature et de la société* (ce qu'avaient déjà successivement esquissé Engels sur des bases dia-matérialistes et Teilhard de Chardin à partir d'orientations spiritualistes, sans parler des tentatives matérialistes antérieures d'Héraclite, de Lucrèce, puis de Diderot pour doter l'humanité d'une conception du monde délestée des survivances magico-mythologiques), nul n'ait encore pensé jusqu'ici, quitte à tâtonner quelque peu à propos de telle ou pièce de ce puzzle grandiose, à renouer les segments de cette ontogénie² archimillénaire qui, à l'encontre de tout néopositivisme, dessine une immense trajectoire, celle d'un colossal déploiement ontologiquement continu quoique qualitativement bigarré et discontinu de la « *natura rerum* », la « *nature des choses* » : cela pouvant aller des fulgurations de l'« Atome primitif » cher à Lemaître (un atome si « primitif » que cela du reste ?) aux problématiques existentielles angoissantes – et non moins porteuses *a contrario* d'un potentiel émancipateur sans précédent... – de notre actuelle humanité tanguant périlleusement entre l'attracteur pan-destructif de l'exterminisme capitaliste et la possibilité d'un nouveau multilateralisme créant les prémisses d'un socialisme-communisme apte à répondre aux problèmes objectivement soulevés par les énormes contradictions du monde contemporain.

On voit alors bien sûr se présenter en file les objections pseudo-théoriques que ne manquera pas d'énumérer comme autant d'arguments-massues l'idéologie obsessivement antiprogressiste de nos temps contre-révolutionnaires ; par ex., l'idée qu'il n'y a plus place, à une époque où l'agnosticisme issu de Kant, puis d'Auguste Comte, a définitivement vaincu le « rationalisme dogmatique », pour une ontologie à connotation scientifique : lui faire droit relèverait, nous dit-on, du « scientisme naïf », voire de la « métaphysique matérialiste », comme aimait à le dire le postmarxiste italien Berlinguer. Or cette objection qui se voudrait rédhibitoire et qui, de fait, abandonne sans combat le champ de l'ontologie scientifique à la mystique (Dieu que le monde... si monde il y a, et que les particules, si le micromonde existe vraiment, sont à jamais indéchiffrables et mystérieux !) et/ou à la philosophie spéculative, est fausse et obsolète depuis des décennies ; en réalité, elle est obsolète et elle fait obstacle aux Grandes Découvertes apportées par notre temps ! Nous avons ainsi établi dans plusieurs de nos écrits, non seulement contre le néocriticisme et le néopositivisme, mais aussi contre l'ontologie crépusculaire issue des Nietzsche, Kierkegaard et autre Heidegger sans oublier ces « marxistes » sans courage qui liquident servilement le matérialisme dialectique, la dialectique de la nature et le matérialisme historique³ que le matérialisme moderne a axialement besoin, y compris pour des raisons

2 Le thème continuiste et spiritualiste de la « Grande chaîne de l'être » initialement cher aux théologiens ainsi qu'à Leibniz (la nature, chapeautée par Dieu, et qui « *non facit saltus* », ordonne l'échelle des étants – *scala naturae* – de l'être le plus infime au plus complexe) s'est trouvé frappé d'obsolescence par le développement scientifique des temps modernes même si, d'une manière qu'on aurait tort de mépriser, le très subtil Raymond Ruyer a tenté de la réhabiliter à partir de considérations scientifiques modernes. Il s'agit ici d'autre chose : le grand récit à base scientifique que nous proposons de reconstruire sera bien sûr dénué de finalisme (la fin arrive... à la fin et ne commande pas le processus cosmique *ab initio*) et il fait droit à tous les sauts qualitatifs et à toutes les ruptures possibles et concevables.

3 Par ex. en exaltant, contre Engels, Lénine ou Politzer, ce qu'il y a de plus faible chez Lukács et chez Gramsci, mais aussi contre ce qu'il y a de plus fort chez Hegel : non pas le néo-hégélianisme subjectiviste mais sa Grande Logique dialectique explicitement admirée, voire *encensée à juste raison, tant l'effort intellectuel est sans précédent depuis Aristote*, par Marx puis par Lénine.

« critico-critiques », d'une ontologie scientifique assumée, voire d'une Grande Logique dia-matérialiste qu'ont tour à tour explorée, voire esquissée, Engels, Marx, Lénine, Politzer, le logicien géorgien Savlé Tsérételi et bien d'autres penseurs encore. Ils se sont appuyés pour cela sur l'avancement des sciences de leur temps et ont conjuré l'écueil du dogmatisme en se souvenant que, si les sciences doivent veiller à préserver et à dégager en elles leur noyau philosophique matérialiste et rationnel, le matérialisme philosophique doit symétriquement se réformer à chaque époque pour ne pas confondre ses figures d'hier pour « le » matérialisme d'aujourd'hui. De même convient-il de saisir ceci : si le matérialisme fait montre d'inconséquence quand il se soustrait au mode de penser dialectique (il devient alors matérialisme mécaniste, voire *mécanisme métaphysique* – et cela en un sens où la « mécanique » quantique a cessé de l'être depuis longtemps), la dialectique ne peut pleinement se déployer sans aboutir au matérialisme. Eh oui il y a en germe objectivement dans les sciences actuelles et dans les nouvelles Grandes Découvertes qu'elles annoncent, un intense renouveau de l'ontologie et du réalisme scientifiques ainsi que l'avaient perspicacement entrevu, côté scientifique, le physicien athénien Eftichios Bitsakis et, côté philosophie marxiste, ce subtil connaisseur des classiques du marxisme qu'est le Portugais Jose Barata-Moura.

Ce retour en force de l'ontologie scientifique se manifeste aussi en gnoséologie et en méthodologie où, de nouveau, y compris désormais, bien que sous des formes assez contre-intuitives, dans l'espace philosophiquement très controversé et difficile à interpréter de la physique quantique. Laquelle fut longtemps, et demeure pour une part sous l'impulsion initiale du mystique Bohr et de son interprétation dite « de Copenhague », la citadelle épistémique de l'indéterminisme et du non-réalisme physiques, si ce n'est le bastion d'un nouvel immatérialisme empreint d'esprit néo-magique : pourtant, même en ce domaine très délicat et en constant progrès, qui est sans doute celui d'un méga-choc stratégique entre les conceptions du monde idéaliste et matérialiste, on voit aussi se dessiner les bases possibles d'un *nouveau réalisme dialectique*, voire celles d'une nouvelle ontologie matérialiste-dialectique, comme l'avait prévu Bitsakis et comme nous y avons insisté dans les passages dédiés de Lumières communes⁴.

Cette résurgence grandiose de l'ontologie dia-matérialiste apparaît davantage encore quand l'actuelle « cosmologie de précision » entreprend audacieusement de narrer avec le cosmogoniste américain Steven Weinberg (et désormais avec force télescopes orbitaux à l'appui !) les « trois premières minutes de l'Univers » ; ou quand, de manière continue mais nullement continuiste, les diverses sciences déjà pertinemment classifiées naguère par Auguste Comte puis, bien plus finement encore par le Soviétique B. Kedrov, nous racontent à gros traits comment l'univers-matière-nature s'est de lui-même, non pas créé (car « rien ne saurait se créer lui-même, pas même Dieu » démontrait déjà le logicien médiéval Pierre Abélard) – mais formé/transformé, diversifié et progressivement structuré, complexifié, démultiplié, en un mot, autoorganisé de manière tentaculaire à travers une série de points nodaux qualitativement déterminants : émergence « par en-haut » (macrocosme) des trous noirs et autres (méta-)galaxies, par « en bas » (microcosme) des particules, du dé-fusionnement des forces physiques fondamentales (gravitation, électromagnétisme, interactions forte et faible...), de l'apparition de l'hydrogène, d'une première forme d'hélium puis d'autres atomes légers, puis, par interaction macro- et microcosmique, des atomes lourds, et, sur un autre plan, des corps petits et moyens du (des) système(s) solaire(s), des molécules et des macromolécules carbonées indispensables à la formation du vivant, etc. Tout cela sans fatalisme ni providentialisme aucun, et à travers un dosage subtil de nécessité et de contingence (car, globalement conçue, la contradiction dialectique est disjonctive et non platement linéaire : elle fait donc place au *choix* !) tel que l'avaient anticipé à gros traits les Atomistes antiques en faisant fonds sur un sens aigu de la logique matérialiste, anti-magique et anticréationniste (« rien ne naît de rien, rien ne retourne au néant », Lucrèce, « tout ce qui existe procède du hasard et de la nécessité » : Démocrite).

⁴ Je n'ai pas présentement le temps, la santé ni le goût de recenser ces passages. On les trouvera *passim* au fil du tome II (« Pour une théorie matérialiste de la connaissance »), et surtout du tome III, surtout dans le chapitre examinant d'un point de vue réaliste et dialectique la philosophie des sciences cosmophysiques contemporaines.

Peut-être, ajoutera-t-on, mais un tel fatras ne fait pas encore un « grand récit » car pour que semblable chose puisse se dessiner, encore faut-il qu'elle soit portée par la saisie et par la transmission au moins possible d'un *sens*. Sans quoi, comme le dit Macbeth dans la pièce éponyme, l'histoire se réduit tout entière à n'être qu'un « *récit absurde raconté par un idiot et qui ne signifie rien* »... Or, l'idée de sens et l'idée de science semblent se repousser violemment l'une l'autre comme l'ont, semble-t-il enseigné jadis, chacun à sa manière, les post-coperniciens Spinoza et Pascal, sans parler des empiristes logiques contemporains qui séparent de manière étanche les jugements de réalité des jugements de valeur relevant du domaine axiologique du vrai, du juste, du bon, du beau, etc. Or, dans Lumières communes, nous avons méthodiquement levé ces objections antidialectiques qui valent, certes, contre la télologie naïve, finaliste et pré-copernicienne, mais qui, à l'examen, s'avèrent de fait pré-hégéliennes, voire pré-marxiennes, si ce n'est carrément... pré-spinoziennes⁵. Car enfin, qu'entend-on par *sens* quand on est un peu averti des choses du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, voire du communisme scientifique ? Comme l'a établi Sève, l'opposition entre la finalité et le déterminisme scientifique, qui domine en première analyse chez Spinoza, est inconsistante en dernière analyse. Bien entendu, il faut proscrire le vieux finalisme aristotélicien et géocentrique qui faisait primer les « causes finales » sur les causes matérielles et efficientes. Matérialistement conçue, la finalité est au contraire une retombée marginale possible du déterminisme aveugle et il suffit pour l'admettre d'avoir feuilleté Lucrèce ou Diderot ou, plus positivement, d'avoir un peu médité le contenu universel souvent sous-estimé du concept darwinien de *sélection naturelle*. Laquelle ne saurait étroitement se confiner au domaine biologique, mais doit nécessairement intervenir (selon des formes toujours spécifiques à chacun des étages successifs de la cosmogénèse et de l'astrogénèse) de la forge des éléments chimiques (stabilité des noyaux d'atome⁶...), et bien entendu à l'échelle du vivant lui-même... sans oublier la manière (non platement « darwinienne »⁷) dont ladite sélection joue dans le cadre de l'élément sociohistorique, voire, par ex., à l'intérieur du domaine technologique et/ou du domaine des langues. Car ce qui serait proprement « miraculeux » quand on y réfléchit, ce ne serait pas, n'en déplaise aux adeptes de Bergson ou de Teilhard (qui cultivaient l'approche spiritualiste de la télconomie), que disparaissent de la grande chaîne des êtants celles des formations matérielles existantes qui, en raison de leur complexification interne, s'avéreraient finalement de plus en plus aptes à s'autoréguler pour mieux « lisser » leur interaction avec leur milieu de manière que fussent en quelque manière « jouées », voire « reflétées » à l'intérieur d'elles-mêmes leurs interactions avec le monde extérieur ; on pense par ex. au métabolisme biologique grâce auquel le milieu extérieur dans lequel évoluent les cellules n'interagit qu'indirectement avec elles, si bien qu'elles ne dépendent plus aussi brutalement de lui, ou aux relations sexuelles existant chez nombre de vertébrés qui, en quelque sorte, intérieorisent et anticipent la confrontation avec le milieu (par ex. avec les prédateurs) en exigeant qu'à chaque génération ne se reproduisent, en amont des combats extra-spécifiques qu'auront ensuite à affronter les jeunes, que les mâles les plus robustes élus par les femelles les plus fécondes...

5 Car, sous des formes austères, le spinozisme est une philosophie de la célébration de l'être et de la puissance du sage : le contraire de la lugubre philosophie de l'absurde de notre époque.

6 De même qu'il existe des « vallées fertiles » galactiques et des zones planétaires potentiellement habitables autour des étoiles, il existe des « vallées de stabilité » dessinant des sortes d'attracteurs chimiques pour noyaux atomiques : « *par désintégrations successives*, est-il indiqué dans *La Recherche* n°583, oct.-déc. 2025, p. 24, *les atomes radioactifs (d'une carte des noyaux atomiques possibles) se transmutent pour rejoindre la vallée de la stabilité.* » Comment ne pas voir qu'il y a là l'analogue cosmophysique de la sélection des espèces vivantes ?

7 Au sens du pseudo- « darwinisme social » que le dialecticien spontané qu'était C. Darwin avait déjà, comme l'a montré P. Tort, dénoncé de son vivant. Car le propre de la société humaine n'est pas de reproduire mécaniquement l'égoïste et farouche *struggle for life* que se livrent cruellement les vivants qui, comme disait Anaximène, « se font durement payer leur mutuelle injustice », mais bien, pour remporter ledit *struggle for life* engagé contre les espèces compétitrices, de *coopérer*. Si un peu de darwinisme mal digéré conduit à la sécheresse de cœur du néolibéralisme débridé, le darwinisme réel conduit à prendre en compte l'essence du social qui est coopération, et que contredisent objectivement les modes de production fondés sur l'exploitation de classe. Au fond le *socialisme* ne fait que réaliser pleinement ce passage inhibé du sauvage au social, d'où ce nom.

Pensons aussi aux éléments chimiques lourds dont seuls ne subsistent *in fine* dans la nature, bien qu'un plus grand nombre de combinaisons de nucléons demeure théoriquement possible, que ceux qui sont par eux-mêmes, et sans naturellement l'avoir choisi ni pensé, stables et durables. Evoquons aussi les générations successives d'étoiles qui, lors de leur inéluctable explosion finale, donnent lieu à chaque fois à la forge et à la diffusion d'éléments chimiques de plus en plus complexes. Bref, la finalité ne dirige pas les processus globalement aveugles de la nature : elle n'est pas une base de départ. Mais cela n'implique pas que la nature soit incapable d'accoucher d'une finalité *induite*, et notamment de formations matérielles singulières de plus en plus stables, relativement auto-régulées et/ou complexes. Au point que ce serait même le contraire de cet état de fait qui serait extraordinaire à bien y réfléchir, à savoir que la nature pût, sauf exception, privilégier masochistement l'instable, le raté et le peu cohérent.

Dès lors peut s'esquisser un *sens* fragile et tâtonnant des processus physiques, astrophysiques, biologiques, etc., en entendant que perce et s'affirme une tendance objectivement, mais aussi axiologiquement marquée, à ce qu'émergent des formations matérielles plus durables car s'affranchissant peu à peu, au prix d'une complexification et d'une constante réorganisation interne et de type métabolique, des contraintes brutales et immédiates que comporte nécessairement leur milieu initial d'évolution. Au fond, n'est-ce pas là le propre des différentes espèces humaines, et spécialement des Néandertal et Sapiens, que d'avoir progressivement trouvé moyen, en bricolant sans cesse leurs modes sociaux d'organisation et leurs représentations mentales, de s'émanciper des milieux initiaux au sein desquels notre rameau évolutif est apparu : ainsi plusieurs hominines qui s'étaient déjà affranchis en partie de leur milieu en se redressant, en libérant leur main, en rallongeant la durée de leur enfance, etc., et en produisant et en se transmettant systématiquement des outils et des techniques apprises, sont-elles sorties à tâtons de leur berceau est-africain et ont-elles progressivement peuplé la Terre jusqu'à s'adapter aux déserts de sable comme aux forêts tropicales, aux espaces circumpolaires comme aux zones tempérées, à la stratosphère comme aux abysses, en attendant de pouvoir carrément quitter notre berceau terrestre, comme y invitait déjà l'ingénieur russe Tsiolkovski dans l'espoir que l'humanité pût un jour coloniser la Lune, voire « terraformer » Mars ou Titan...

Mais comment ne pas voir alors que ce processus au très long cours qui, certes, peut trouver sa décompensation tragique dans l'aptitude croissante du *Non-Sapiens* à l'autodestruction, donc au triomphe du *contresens* (et pour commencer à la victoire de l'exterminisme sur le socialisme...), ne fait qu'un, non seulement de manière purement « idéale » mais de façon *objectivement vectorisée*, avec une tendance *matérielle* à l'émancipation, l'humanité étant aujourd'hui contrainte, soit de s'autodétruire, soit de réguler *sagremen, rationnellement* son mode de production (socialisme)? Or, comment définir en matérialistes l'idée de libération si ce n'est par la capacité d'une formation matérielle singulière (pas seulement humaine, voire pas seulement vivante...) à s'autoorganiser fortement pour éviter de se suicider par perte de sens ? Y parvient-elle, et ce sera *progrès* en termes de richesse qualitative interne. N'y parvient-elle pas, et ce sera l'autodestruction par essais et erreurs à la manière dont procède, toujours à l'aveugle, la sélection naturelle ! En ce sens, la liberté n'est pas une chimère de l'esprit, un idéal suspendu en l'air, mais une voie d'abord objective et dessinée en pointillés, et que nul Architecte divin n'assure d'un plein succès *a priori* ; et le tracé de cette résulte lui-même du fait que tout ce qui existe doit sous peine de mort, que ce soit consciemment ou pas, s'affranchir quelque peu du milieu qui l'a produit mais qui, potentiellement, peut tout autant le tuer à tout instant : telle est la dure *conception matérialiste du sens*, à égale distance du finalisme précoopernicien ou du nihilisme plat de la « philosophie de l'absurde » et autre postmodernisme.

Pour autant, objectera-t-on, il y a trop eu jusqu'ici de récits fabuleux (en grec ancien, « récit » se dit *μύθος... mythe*) pour que ne subsistent pas de forts doutes à propos de l'idée « post-postmoderne » visant à bâtir un grand récit, fût-il scientifiquement étayé. Le marxisme lui-même, du moins sous des formes vulgarisées que n'eût pas cautionnées Marx, n'a-t-il pas parfois donné lieu à un schématisme simpliste conduisant à idéaliser l'histoire humaine en la présentant comme un aller-simple vers l'émancipation ? De l'autre côté du spectre idéologique, n'a-t-on pas constamment à faire de nos jours à des tentatives réactionnaires visant à reconstituer, non pas un grand « récit national » devenant méthodiquement critique, mais un *roman national* français (et/ou européen : le supranationalisme n'est

certainement pas plus autocritique que ne l'était le nationalisme hexagonal de Barrès et Maurras !) montrant la France éternelle en marche ininterrompue vers la Civilisation universelle apportée aux peuples coloniaux par les braves généraux Bugeaud et Faidherbe ?

Il est cependant aisé de répondre à ces critiques qui ciblent moins *en son principe même* le grand récit scientifiquement instruit que nous appelons de nos vœux, qu'elles ne visent ses caricatures naïves et/ou son total pervertissement.

D'une part en effet, l'alternative véritable au « roman national » français n'est pas la « déconstruction » sans reste de l'histoire de France, ni son éviction au profit d'un négationnisme européiste et supranationaliste remplaçant « Nos ancêtres les Gaulois » par « Notre Aïeul européen Charlemagne/Karl der Grosse ». L'alternative est plutôt celle que, dans la revue marxiste *Etincelles*, l'agrégé d'histoire Fadi Kassem a résumée par l'expression de *fil blanc, bleu, rouge de l'histoire de France* : s'y tresse en effet, non sans crises explosives ni phases régressives, l'écheveau national et pré-national des trois classes constitutives de la société française en devenir qui ont successivement ou simultanément dirigé la construction nationale, de la féodalité médiévale (« blanche ») prenant la forme de la construction capétienne au long cours (globalement, la monarchie centralisatrice et initialement progressiste s'y allie à la bourgeoisie industrielle des villes, et cela des « légistes » de Philippe le Bel à l'industrialisateur Colbert en passant par Michel de L'Hospital et Richelieu – de manière à contourner les Grands Feudataires s'assujétissant aux monarchies voisines pour desserrer la centralisation capétienne et bourbonienne : monarchie anglo-normande de Guillaume le Conquérant, Comté de Flandres, St-Empire germanique et Maison d'Autriche, Espagne des Rois catholiques, ingérences pontificales, cette bourgeoisie ne cessant de s'enrichir, de prêter de l'argent au Roy pour mieux l'endetter, et finissant par s'allier au peuple pour mieux briser la noblesse, l'Eglise et la monarchie elle-même (Révolution jacobine). Ce processus antiféodal au long cours finira par donner du champ aux forces prolétariennes, artisanes et paysannes de France avec l'émergence du prolétariat de France : un « sens de l'histoire nationale » qui culminera avec la Commune de Paris, les conquêtes sociales de 1906 (Jaurès), de 36 et de 45, le PCF thorézien et la CGT de lutte imposant notamment les grandes réformes sociales, laïques et démocratiques du CNR. Aucune plate linéarité du reste dans ce processus multiséculaire puisque, quand la « construction européenne » s'en vient percuter de front la formation sociale française et que, par ailleurs, le PCF et la CGT dévient de leur rôle historique en cédant à la social-démocratie mitterrandienne, d'énormes brèches s'ouvrent aussitôt dans l' « exception française » issue de 1945 pour que soient rendues possible la déconstruction de la nation et, à sa suite, la relégation galopante de notre langue française au profit du tout-anglais des traités « transatlantiques ». Car depuis 1789, et plus encore, depuis 1793, la vieille aristocratie discredited ne peut plus représenter la nation qu'elle a quittée et trahie (*Emigrés de Coblenze* soutenant les envahisseurs de la France jacobine) : définitivement devenue oligarchie compradore – après avoir soutenu Adolphe Thiers s'alliant à Bismarck pour écraser la Commune, puis avoir « préféré Hitler au Front populaire » en 36 et Pétain à de Gaulle en 40 – la bourgeoisie postnational française se sent désormais plus germano-atlantique que française tandis que, de son côté, le monde du travail s'est défait, en optant d'abord pour Mitterrand (81) puis pour Le Pen (en gros depuis surtout 2017), des outils sociopolitiques qui lui permettaient jadis de jouer le rôle d'aile marchante d'une nouvelle construction nationale centrée sur l'Internationale alliée à la Marseillaise...)

Par ailleurs, pour répondre aux objections niant la possibilité d'un grand récit scientifiquement instruit, il convient de clarifier l'acception marxiste de l'optimisme historique. En effet, si l'optimisme propre au prolétariat hérite bel et bien de l'optimisme inhérent aux Lumières bourgeoises, celui qui portait historiquement Descartes et Pascal, Diderot et Condorcet, Comte et Pasteur, ce nouvel optimisme dialectiquement conçu n'est nullement linéaire et monochrome : en effet Marx n'a jamais « prédit » le triomphe inéluctable du communisme (c'était là la conception qui dominait la Deuxième Internationale) et il envisageait au contraire nettement que le processus historique à venir dût avoir à bifurquer entre une « fin pleine d'effroi et un effroi sans fin » pour peu que la classe laborieuse ne s'avérât pas capable au final, faute d'avoir su durablement s'organiser durablement en grands partis d'avant-garde, de succéder à la bourgeoisie dans le guidage du processus historique mondial. Lénine a par ailleurs souligné le caractère ténébreux et contre-révolutionnaire du capitalisme moderne virant à

l'impérialisme et, ajouterions-nous de nos jours, à l'hégémonisme, voire à l'exterminisme : déjà, dans Le Capital, Marx constatait que « *le capitalisme ne génère la richesse qu'en épuisant ses deux sources, la Terre et le travailleur* ». Analyse que nous avons pour notre part cru devoir parachever pour notre époque en signalant la dimension axialement exterministe du capitalisme moderne en tant que, lancé dans la course suicidaire vers la domination mondiale et la quête du profit maximal, il tend subrepticement à faire sa devise du mot d'ordre « *plutôt morts que rouges !* », voire... comme on le voit avec Trump, « *plutôt morts que verts !* (= écolos au bon sens du mot) »...

Cela ne signifie pas que tout soit *a priori* fichu pour l'humanité puisque le nihilisme propre au capitalisme exterministe signifie aussi *a contrario*, comme l'avait compris Fidel dès les années 70/90, que l'avènement du socialisme est objectivement devenu pour l'humanité, voire pour la biosphère, le seul recours vital : si en effet l'humanité ne passait pas à moyen, voire à assez court terme, au socialisme-communisme de nouvelle génération, elle se condamnerait à mort et/ou à la dé-civilisation, et cela pas seulement sur le terrain militaire (marche à la guerre mondiale assortie de fascisation et d'euro-décomposition nationale placée sous l'égide de l'Axe atlantique et de l'Etat impérial européen en marche), ni seulement environnemental, mais sur le terrain culturel de ce que Lukàcs, déjà confronté au primo-exterminisme nazi des années 1930, appelait la « destruction de la raison » avec à la clé un terrifiant dévoiement possible des technologies dont Auschwitz, puis Guernica, puis Hiroshima, puis Gaza, ne furent que les prémisses. Plus que jamais, comme nous l'avons mille fois signalé en proposant d'assoir et d'armer *anthropologiquement* les analyses politiques conjoncturelles du PRCF, l'alternative historique qui s'impose à nous est résumée par la devise castriste-guévariste « *la (les) patrie(s) ou la mort, le socialisme ou mourir, nous vaincrons !* » que Fidel opposait déjà en 1989, en pleine capitulation soviétique en cours devant l'impérialisme germano-atlantique, à la « nouvelle mentalité politique » de Gorbatchev : une mentalité capitulaire que résumait le slogan révisionniste « *préférer les valeurs universelles de l'humanité à l'intérêt de classe du prolétariat* »... Or, le programme anthropologique du marxisme a toujours consisté au contraire à produire l'étincelle de l'humanisme universel à partir d'une lutte de classes dialectiquement conduite, *hasta la victoria siempre*, jusqu'à la société sans classes propre au mode de production communiste...

De ces considérants ne se déduisent, ni un optimisme béat ni un pessimisme désespéré, mais bien la combinaison de ce que Romain Rolland, avant Sorel et Gramsci, appelait un « pessimisme de l'intelligence » se compensant d'un « optimisme de la volonté ». Avec, pour nourrir subjectivement cet engagement, ce que nous avons nommé par ailleurs une « sagesse de la révolution »⁸ empruntant sous les auspices de Marx à l'hédonisme épicurien tout autant qu'à la rigueur stoïcienne pour distinguer « ce qui dépend de nous » de ce qui ne saurait dépendre, du moins directement, de notre vouloir. L'essentiel étant alors, politiquement parlant, de ne pas confondre la victoire provisoire des contre-révolutions de la tendance globalement inhérente à l'histoire humaine à la libération des opprimés : non parce que quelque Bonne Etoile eût jamais veillé sur l'humanité, mais parce que, s'il veut survivre à notre époque, le genre humain n'a d'autre choix objectif que de détruire ce qui le détruit, que d'exterminer l'exterminisme, que d'entreprendre au plus tôt une « contre-contre-révolution » et que de partager un socialisme-communisme de nouvelle génération assumant le fil rouge et tricolore du passé tout en assumant les tâches vitales de notre temps. Quoi, tout à la fois, de plus moral et de plus vital en nos temps crépusculaires ?

Encore faut-il, pour que ce grand récit prenne corps et pleine légitimité théorique, que le philosophe l'aide à prendre appui sur les fondations conceptuelles que nous avons explorées sous divers angles dans Lumières communes et plus encore dans Dialectique de la nature, vers un grand rebond. A cette fin, il convient, comme nous y avons déjà maintes fois insisté...

A) De labourer offensivement le terrain, en affrontant à la fois l'ontologie spéculative issue de Heidegger et l'agnosticisme qui domine encore tant bien que mal l'épistémologie contemporaine, d'une **nouvelle ontologie scientifique, dia-rationaliste et dia-matérialiste**. Ce n'est pas ici le lieu d'en explorer en détails les contenus, d'autant que nous avons déjà travaillé ces questions par ailleurs. Contentons-nous ici d'indiquer qu'il importe alors...

⁸ Cf. Sagesse de la révolution, G. Gastaud, Temps des cerises, 2009.

a) De brosser à grands traits les contours de cette ontologie : pas de « grand récit » possible en effet si, restant enlisés dans les restrictions desséchantes issues du kantisme et du positivisme ancien ou nouveau – en un mot dans cet *agnosticisme* qui sépare ruineusement la raison de la réalité et que dénonçait déjà Hegel -, on se refuse à saisir que « *ce qui est rationnel et réel* » et que « *ce qui est réel est rationnel* ». Car si le matérialisme constitue ce positionnement théorique qui fait de la connaissance un *aspect relatif* du monde matériel en mouvement (ou du moins, de telles de ses parties, par ex. de la pensée humaine constituée) et non pas l'inverse comme s'imagine pouvoir le faire l'idéalisme, alors la théorie de la connaissance ne saurait vraiment se déployer, voire se déployer comme théorie critique (au réel de critiquer la théorie, non à la théorie de dire *a priori* ce qui a le « droit » d'être dit réel !) qu'en tant qu'elle constitue elle-même une facette de la théorie de l'être : l'acte de connaître est un aspect de l'être (et non l'inverse), ou de certaines « *stases* » de l'être, par ex. l'humanité pensante, et il faut bien, si toutefois la science n'est pas qu'une projection de l'« esprit », que l'être soit en lui-même intelligible et qu'au moins une part de l'être, le sujet pensant, soit possiblement... un connaisseur possible de ce qui l'entoure...

b) De dérouler ce que, par ailleurs, nous avons appelé, voire sommairement exposé⁹ en tant que « **grande logique dia-matérialiste » :** de même que les vieux récits mythico-religieux étaient tous empreints de magisme plus ou moins dégrossi (selon que la Création *ex nihilo* y faisait place ou non à l'ordonnancement du « Chaos primordial » par un « Démurge »). Il faut aussi, avons-nous montré, que si le monde n'a pas été extrait de rien – et s'il ne s'est pas tiré lui-même du Néant à la manière du Baron de Krach prenant son envol en se soulevant par les cheveux ! – s'il n'est pas non plus voué à s'abîmer sans reste dans le néant (sous quelque forme que cela se produise, il faut bien qu'au final, *rien ne se perde, rien ne se crée et que tout se transforme*), s'il comporte en outre quelque déterminisme fort ou faible qui régule ses transformations internes (et qui rende possibles une physique, voire une physique *mathématique*), c'est-à-dire quelque rationalité logique, mathématique, dialectique, etc., le rendant pensable et traitable par nous, bref si ledit monde est bien, comme dit Engels, matière en mouvement (« *un mouvement sans matière est aussi impossible qu'une matière sans mouvement* »), si de plus cette matière est de soi et se meut par soi, alors elle porte en elle de toute nécessité quelque *contradiction motrice et endogène* qui soit à la source de ce que Politzer appelait son « *autodynamisme* » (car comment ce qui est strictement identique à soi pourrait-il changer, surtout s'il n'existe rien hors de la matière-univers qui puisse la mettre en branle) ? Alors l'existence d'une *spatio-temporalité physique*, sous quelque forme faible, forte, « *alternative* », etc. qu'on voudra, suppose à son tour quelque *décalage*, quelque différence intérieur(e) à l'être, si bien que, par ex., une pure « *singularité mathématique* » coïncidant totalement avec soi ne saurait physiquement rien produire : un *mini-flop* en somme, plutôt qu'un big-bang ! – Alors, pour le dire vite, cette *unité substantielle fondamentale de la matière* doit logiquement se traduire à la fois par une forme, si atténuée qu'on le voudra, de *cohérence globale* de l'univers (ou du « multivers »), par une *compensation* au moins possible et aussi différée, étalée et subtile qu'on le voudra de ses remuements internes, mais aussi par une foisonnante *diversité qualitative* ; laquelle resterait à son tour impensable sans qu'il existât dans le devenir physique globalement conçu une multitude de *sauts qualitatifs* réglés (dialectique de la quantité et de la qualité) et une forme de composition du continu et du discontinu qui rendît compossible l'unité et la diversité du tout. Il suffit du reste de nier les principes logiques et ontologiques que nous rappelons ici pour comprendre que le « *monde* » qui en résulterait se résorberait vite, soit en un pur néant, soit en un chaos absolu, soit en une pure fumée de l'imagination...

c) Sciences et philosophie : comme entrevu plus haut, cette orientation (principalement, sinon exclusivement) ontologique de la philosophie s'accompagne de nos jours, où nombre de grands scientifiques – cosmologistes, physiciens des particules, etc. comme Carlo Rovelli, Aurélien Barrau, Michel Cassé, etc. - s'intéressent aux grandes problématiques conceptuelles, d'une tournure *philosophante* de plus en plus assumée de la science observationnelle elle-même : et du reste, Engels notait déjà que l'empirisme et le scientisme plats ne suffiraient plus très longtemps aux sciences du XIXème siècle finissant... Mais que dire de notre époque où, pour ne prendre qu'un exemple, le fusionnement tendanciel en cours de la cosmogonie et de la microphysique vise tendanciellement à

⁹ Cf. Dialectique de la nature, vers un grand rebond ? – Article « Pour une Grande logique dia-matérialiste ».

explorer un « objet » physique des plus étranges : en particulier cet état très singulier (que nous appelons « matière-univers-nature ») où matière, nature, univers, « éléments » physiques, tendent à ne faire qu'un *in re*, et pour l'étude duquel il faut de toute évidence marier les deux grandes théories physiques de notre temps, Relativité générale et physique quantique (en pensant la « gravitation quantique » notamment), fusionner l'approche géométrique et l'approche dynamique (c'est à quoi s'emploie par ex. le mathématicien Alain Connes spécialiste de géométrie non commutative), associer l'observation cosmologique de l'univers premier et la fracassante exploration organisée des particules au moyen des collisionneurs géants. Ce qui ne signifie pas seulement rapprocher comme jamais la micro- et la macrophysique(s), les sciences empiriques et les mathématiques (s'il est vrai que la dynamique de l'univers physique soit directement portée par des données d'espace, par ex. par l'existence de boucles discrètes d'espace...), la physique et la logique (l'existence empiriquement attestée de l'intrication et des superpositions quantiques n'oblige-t-elle pas à inventer une *nouvelle logique*, voire une nouvelle informatique à dimension ontologique, voire dia-ontologique), mais aussi à dépasser une acceptation purement inductive de l'idée de matière comme résultant d'une généralisation des propriétés des corps et des interactions physiques ? Se dessinerait ainsi une nouvelle figure de la scientificité dépassant les conceptions archi-spécialisantes de l'activité théorico-empirique où les sciences formelles – ou plutôt, celles de la forme (logique, maths) – et les sciences empiriques d'une part, la science empirique et la philosophie matérialiste d'autre part pourraient asymptotiquement converger vers une *nouvelle ontologie rationnelle de haute volée* : ce serait de première importance pour que fût envisagée une renaissance de la pensée théorique synthétique et holistique telle qu'elle pouvait encore exister – sous une forme alors insuffisamment rigoureuse il est vrai – avant que n'eût triomphé le mode d'existence des sciences qui s'est institué après la Révolution copernicienne et où la myopie systématiquement entretenue des scientifiques reclus dans leur discipline n'a globalement eu d'égal à la hauteur de vue factice, en réalité toute spéculative et scientifiquement sous-informée, de nombre de philosophes de métier, le néopositivisme régulant l'idéologie dite spontanée des scientifiques de manière à tenir en lisière le matérialisme, à méconnaître la logique dialectique tout en ménageant l'espace idéologique nécessaire aux conceptions magico-religieuses (vu que, censément, « la science ne se prononce pas sur la réalité » - sic -... sauf pour infirmer le marxisme bien entendu !).

A) Cette nouvelle ontologie matérialiste est évidemment indissociable en principe d'une (nouvelle) gnoséologie réaliste, ainsi que l'avait vu le physicien-philosophe grec Eftichios Bitsakis dans Le Nouveau réalisme scientifique – Sans entrer dans l'examen détaillé de ce nouveau réalisme¹⁰, voire de cette *nouvelle ontologie physique* qui se trouve même des ouvertures intéressantes en physique quantique (demeurée longtemps le bastion de l'agnosticisme et du non-réalisme « danois »)¹¹ et dont, par ex., le marxiste anglais Maurice Cornforth avait dessiné les grandes lignes dans ses travaux critiques antipositivistes¹², faisons seulement remarquer en l'occurrence que la position idéaliste héritée de Copenhague et qui se satisfait d'énoncer à la fois que, finalement, la réalité... n'existe pas (mais qu'est-ce qui peut bien exister d'autre qu'elle, par définition ?), ou qu'elle existe fort peu (non-réalisme) et que par ailleurs, cette réalité qui existe si peu ou si mal n'en « est » pas moins... réellement indéterministe, non-locale, etc., se contredisent grossièrement, même si nul ne relève jamais cette contradiction formelle qui revient à dire, à la manière d'un sophiste antique, qu'*on n'a pas emprunté tel objet, que d'ailleurs il était déjà cassé et que du reste on l'a déjà rendu à son propriétaire !* N'est-il pas fastidieux également de relire à l'envi que c'est l'Observateur (sous-entendu, l'esprit du savant !) qui détermine les qualités du réel, par ex. qui les fait exister en « décohérent » les états quantiques superposés au moyen de l'opération *ô combien matérielle* de mesure en faisant comme si ladite mesure – qui n'est du reste mesure que pour le scientifique qui l'interprète – n'était pas d'abord une interaction physique (elle-même de statut quantique ou partiellement telle) qui n'en existerait pas moins si aucun Observateur n'interpréterait ses résultats de l'autre côté de l'énorme appareillage technique qui est indispensable pour provoquer de telles mesures...

10 Que nous avons exploré dans le tome II de Lumières communes (théorie matérialiste de la connaissance) ainsi que dans le tome III, voir chapitre consacré à la philosophie des sciences physiques.

11 Ibidem, sur la logique dialectique en physique et la question de la contradiction réelle.

12 L'idéologie anglaise, deux tomes, Delga 2011.

Ajoutons que les nouvelles formes logiques (et pourquoi pas en outre ontologiques puisque l'expérimentation se charge magnifiquement de valider leurs prévisions !) qui sont désormais couramment utilisées pour formaliser les effets quantiques, montrent plus que jamais – et des dialecticiens matérialistes devraient peut-être en faire leur miel ! – que les micro-objets, – par ex. les fameuses particules « Alice et Bob » qui symbolisent traditionnellement les deux termes d'une intrication-« téléportation » quantique –, ne doivent plus s'appréhender, et encore moins s'intuitionner isolément l'une de l'autre. Si bien qu'une vision plus holistique *et réaliste* du micromonde est peut-être en passe d'émerger fortement dans ce domaine *comme l'a toujours suggéré l'approche dialectaliste*, notamment celle de Bitsakis. Quant à la fameuse *superposition quantique* dont on fait si grand mystère, on pourrait s'étonner qu'elle stupéfie encore autant des marxistes rompus à tenir compte de l'existence matérielle de la « contradiction dans l'essence des choses », elle dont l'étude définit la dialectique matérialiste selon Lénine...

Enfin, comment ne pas sursauter quand, à parcourir une seule et même revue scientifique abordant divers sujets, on patauge dans le non-réalisme et l'indéterminisme philosophiques échevelés tandis que l'on parcourt le dossier microphysique de ladite revue alors que... d'autres dossiers figurant dans cette même revue, qu'ils traitent de planétologie, d'étoiles à neutrons ou de connexions neuronales, montrent à l'évidence que tous les auteurs d'articles sans exception postulent fermement – sans quoi leur recherche serait privée de sens ! – que, eh oui, le cosmos existe (ça par exemple !), que les chercheurs qui l'étudient ont la faiblesse d'exister eux aussi, et que des processus hautement réels et producteurs d'effets existent également qui règlent subrepticement par ex. la formation des galaxies et l'accélération de l'expansion cosmique (qu'on les appelle « matière noire » et « énergie sombre », qu'on les nomme « wimbs » ou « gravitons » ou qu'on les envisage tout différemment, comme c'est le cas dans le très élégant modèle cosmophysique proposé par le cosmicien français Gabriel Chardin). On se souvient par ex. encore de la manière dont les micro- et autres astrophysiciens respectivement réunis en masse pour l'occasion en divers lieux de la planète ont tour à tour concélébré ces exploits technico-scientifiques que furent successivement la mise en évidence observationnelle des trous noirs, celle des plus anciennes galaxies par le télescope orbital JWST, celle du boson de Higgs, ou encore, celle des ondes gravitationnelles ayant résulté de l'antique fusion de deux trous noirs : ces éminents spécialistes ont alors éprouvé une joie analogue à celle qu'a dû ressentir Urbain Le Verrier quand, à partir de ses calculs théoriques puissants, les observateurs du ciel nocturne ont découvert – et non inventé ! – Neptune, cette *réalité observable* et non moins contestable que le furent jadis les « planètes médicées » recensées par Galilée...

Du reste, quel lecteur de notre article doute-t-il un tant soit peu sérieusement qu'il soit lui-même en train de lire présentement un texte bien réel tentant d'établir le bien-fondé de nouveaux grands récits scientifiquement instruits¹³ ? Or, c'est évidemment un *seul et même monde* qui relève à la fois du bloc particules/champs/interactions fondamentales, dont *tout* est tissé dans le cosmos jusqu'à preuve du contraire, et qui n'en relève pas moins du *déterminisme classique ou non classique* quand on a à faire au macro-monde ou à telle et telle de ses parties, étant entendu que ledit déterminisme n'est plus à comprendre de nos jours d'une manière aussi linéaire que l'était le déterminisme laplacien¹⁴ du XIXème siècle ? Le grand univers ne serait-il pas fait de particules et celles-ci inversement erreraient-elles hors du grand univers ? A supposer maintenant, comme il est probable, que la physique propre au macrocosme soit issue de processus de « décohérence » abolissant à un certain seuil les effets d'intrication et d'ainsi-dite téléportation quantiques, qui ne voit que de tels processus physique de conversion sont nécessairement réels et physiquement concevables ; bref, qu'ils ne sauraient avoir la vertu magico-créationniste de tirer la réalité macrophysique du prétendu néant microphysique supposé (car l'irréel est le néant paré d'atours subjectifs) car il faut bien que quelque chose, que jusqu'à nouvel

¹³ La meilleure réfutation du *Traité du non-être* écrit par le rhéteur Gorgias (« *qu'il n'y a rien ; que s'il y a quelque chose, cela est inconnaissable ; que si c'est connaissable, c'est incommunicable* ») a toujours consisté à prendre Gorgias au mot en déclarant que, dans ce cas, lui Gorgias, ainsi que son traité paradoxal, n'existent pas non plus et n'ont donc pas à être réfutés.

Les physiciens devraient lire les philosophes... et réciproquement !

¹⁴ Pour le dire vite, car Laplace est un des pères de l'approche probabiliste, voire de la théorie physico-astronomique du chaos. Il fut en somme un « cosmicien » (c'est ainsi que se qualifiaient jadis les professeurs Auger et Leprince-Ringuet), voire un *cosmicien*, si l'on nous autorise la mise en circuit de ce mot-valise pour désigner les chercheurs de haute volée qui œuvrent aux confins de la cosmologie et de la physique fondamentale.

ordre nous nommerons matière, « passe » de l'un à l'autre « monde » : quelque chose qui soit une transformation physique et non pas une création brute : de même que le réel est *a fortiori* possible, de même le virtuel est au moins partiellement réel, toute puissance étant forcément puissance de quelque chose...

Comment des esprits scientifiques peuvent-ils déambuler au quotidien dans de telles incohérences (par ex. celles d'un micromonde qui soit à la fois non-réel et... *réellement indéterminé* !) sans décider une bonne fois d'essayer enfin de « penser dialectiquement » pour sortir de ces apories paralysantes ? Et pourquoi pas, fût-ce avec un peu d'aide de la part des spécialistes de ces deux géants que furent Hegel et Marx, ces pairs philosophiques de ce que furent Einstein et/ou Dirac dans le domaine des sciences, en essayant sans préjugé, et sans se laisser intimider par le vocabulaire technique propre à chaque discipline, de lire par eux-mêmes ces deux grands livres : Le Capital et La Science de la logique ?

Encore faut-il méthodiquement recourir, s'il est besoin de garde-fous supplémentaires pour se prémunir d'éventuelles tentations spéculatives et dogmatiques en matière de gnoséologie, à ce que nous avons fortement promu dans le tome II de Lumières communes (dédié à la théorie matérialiste de la connaissance) : la *classification dynamique et toujours en mouvement des sciences*, cet indispensable pilier épistémique de la conception matérialiste du monde dont ne pouvaient évidemment se prévaloir jadis, ni Haeckel, ni Diderot, ni Meslier, ni Lucrèce, ni *a fortiori* Démocrite, Thalès ou Héraclite. Il faut en effet refuser de tituber entre ces deux étocs du matérialisme scientifique entre lesquels prétendent nous faire passer le néokantisme et le néopositivisme : soit le vieux systématisation philosophique du XVIIème siècle qu'a radicalement dépassé La Critique de la raison pure (donc, « plus de système » et, par amalgame théorique, plus de conception cohérente du monde et de l'histoire...), soit les bribes philosophiques, la philosophie purement littéraire (et bien-pensante...), le culte de l'aphorisme qui est né au XIXème siècle de l'intense réaction anti-Aufklärung des Kierkegaard, Schopenhauer et autre Nietzsche (avec en prolongement moderne Martin Heidegger et l'irrationalisme existentialiste) : bref, soit la raison progressiste, mais demeurant archaïquement « précritique », soit la critique post-rationnelle et antiprogressiste, cette « destruction de la raison » qu'annoncèrent lucidement les trois grands Georges, avec le fin Plekhanov, de la philosophie marxiste, les Lukàcs et autre Politzer. Rebondissant sur les travaux *sur ce point* dignes d'éloge de notre Auguste Comte national¹⁵, l'épistémologue soviétique Bonifati Kedrov a montré, en bon héritier d'Engels (qui déjà étudiait l'emboîtement dialectique des sciences de son temps de Kant/Laplace à Marx en passant par Lavoisier et Darwin), que notre époque peut être porteuse d'une *nouvelle systémicité positive* en tant qu'elle est fondée sur le mouvement général des sciences, sur le lien jamais rompu avec l'expérience que comporte le lien aux sciences et aussi, c'est encore plus décisif, sur l'empilement objectif, non seulement des sciences entre elles (Comte avait déjà vu, et Engels donc après lui, que la sociologie repose sur la biologie, que celle-ci n'est rien sans la chimie qui n'est rien sans la physique laquelle repose sur l'astronomie, la mécanique et sur notre mère à tous, la mathématique...), mais, de manière plus ontogénique, sur les objets respectifs propres auxdites sciences : qui ne voit que par ex., la cosmologie/physique fondamentale est le socle de la chimie, laquelle vient étayer la biologie via l'étude des macromolécules, et que le matérialisme historique ne serait qu'une fade postulation de Marx s'il ne sautait pas aux yeux que le socle de toute société est le mode de production et de consommation qui règle la satisfaction des besoins sans laquelle toute société s'écroulerait en quelques semaines... C'est ce que Kedrov appelait le « principe objectif » de la classification des sciences et qu'il complétait, très dialectiquement, par le « principe du développement » : car chaque objet d'un ordre scientifique donné, pour aller vite, ordre mathématico-mécanique saisi *largo sensu*, ordres cosmophysique, cosmo-chimique, biologique, « neuronal », historico-social, psychoculturel, voire épistémique (histoire des sciences, qui ne va pas au hasard...) est en quelque sorte engendré par l'ordre chronologiquement et causalement précédent, et cela au prix d'un *saut qualitatif* faisant

15 Le positivism comtien comporte pour une part une approche matérialiste de la classification des sciences car Comte part, pour classer les sciences, non de leurs méthodes, mais de leurs objets respectifs, de la dépendance ontologique entre ces objets (par ex. pas de sociétés humaines sans êtres vivants, ni d'êtres vivants sans corps chimiques) et de leur ordre d'apparition historique des sciences : mathématiques, astronomie, mécanique, physique, chimie, biologie et sociologie. J'ai écrit il y a bien longtemps un mémoire de Maîtrise sur le sujet suivant : « la classification des sciences comme articulation entre la philosophie positive et la politique comtienne ».

apparaître la spécificité onto- et méthodologique du nouvel ordre émergeant entrant, et cela à la fois en continuité et en rupture avec l'ordre ontogénique qui conditionne logiquement et chronologiquement les nouvelles stases de la nature-univers : par ex., l'émergence de la pensée scientifique est impossible sans un large développement psychique préalable (au minimum l'apparition de l'écriture, de la numération, voire de l'alphabet...), lequel procède lui-même d'un degré historique donné de développement culturel. A son tour, ce dernier est inconcevable sans l'existence consolidée d'espèces humaines *vivantes*, forcées d'assurer leur survie et provenant, non sans rupture *dans* et *avec* l'ordre naturel (l'évolution zoologique débouchant entre autres sur l'hominisation anatomique, laquelle a permis, une fois un certain seuil de redressement vertébral franchi, l'émergence et la consolidation de l'ordre socioculturel (*« les hommes, constate Marx, se distinguent des animaux quand ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui résulte de leur complexion corporelle »*). A son tour, l'évolution générale des espèces est impossible sans l'émergence du vivant (quelles en sont alors les conditions chimiques, planétaires et cométaires, voire cosmiques, par ex. celle d'un univers dont les constantes permettent la synthèse du carbone ?). Bref, il existe une logique de l'histoire des sciences et si elle est si puissante heuristiquement, au point d'indiquer dans le tableau des connaissances en marche les fronts pionniers à tenir, voire à ouvrir, c'est bien parce qu'en définitive, et de manière très « ontologique » et critique à la fois, l'*« ordo cognoscendi »* de la pensée se fonde en dernière analyse sur l'*« ordo essendi »* de ce que Hegel appelait « la Chose même », et qu'Engels baptisait moins mystérieusement la « matière en mouvement ». C'est sur cette logique du connaître inséparable d'une logique des choses que peut se fonder une *systémicité ouverte*, non systématique au sens ancien et potentiellement dogmatique du mot. C'est sur elle que peut faire fonds une nouvelle rationalité critique (et critique du « *criticisme* » !) car évidemment c'est à l'aune du réel, donc des sciences empiriques qui l'étudient et, derrière elles, du mouvement global quoique multiforme de la réalité¹⁶, que doit se reforer la pensée critique véritable, et non pas à l'inverse sur une « critique » immuable posée *a priori* et restant secrètement métaphysique comme l'est encore le grandiose *criticisme kantien*, que devrait magiquement se régler la réalité comme si la pensée humaine pouvait en définitive commander aux choses, voire à ce qu'elles veulent bien, ou pas, nous révéler.

C'est sur cette architecture d'ensemble déjà largement constituée (en ce sens que tous ses matériaux existent et que ce chantier, lâchement abandonné par les « marxistes » depuis le triomphe de la contre-révolution russe, ne demande qu'à être relancé par des dialecticiens matérialistes faisant équipe internationalement), que peut reposer ce que, en hommage à la fois à Diderot, à Condorcet et à Camille Flammarion, nous nommerions volontiers un *nouvel encyclopédisme populaire*.

Le grand récit multiforme, à trous et... à suspense, toujours en chantier donc, se relançant au fil des Grandes Découvertes haletantes produites par notre temps, mais dont nombre de grandes lignes ontologiquement significantes sont déjà tracées, sera fort différent alors du systématisation métaphysique de jadis dont participait encore la philosophie hégélienne de la nature : alors que la dialectique idéaliste servait alors à colmater artificiellement les bâncas du savoir existant en « déduisant » le nombre de planètes solaires possibles ou en « démontrant » que l'idée d'évolution du vivant était privée de sens, alors que la classification comtienne des sciences empilait ces dernières sans imaginer les connecter entre elles via ce « pont » ontologique qu'est la notion de saut qualitatif, un tel récit en mouvement aura plutôt la fonction heuristique inverse : soulignant les lacunes du savoir existant et confrontant aux connaissances réellement disponibles l'épure philosophique d'une classification logiquement conçue (car « il faut bien » concevoir rationnellement le passage révolutionnaire de la nature à la culture... « il faut bien » concevoir, comme l'ont naguère fait parallèlement Oparine et Miller, l'émergence des premiers vivants à partir de conditions prébiotiques données, « il faut bien » penser ensemble le devenir cosmique et l'émergence non simultanée des éléments chimiques, etc.), l'intérêt d'un tel récit d'un nouveau type serait moins d'idéaliser nos connaissances et de rêver notre destinée cosmique que de révéler par contraste les lacunes à combler et les recherches à mener dans un sens socratique : savoir ce qu'on sait pour savoir ce qu'on ne sait pas... et relancer les recherches à ce sujet.

¹⁶ L'épistémologue marxiste Jean-Paul Jouary a montré que la critique dialectique d'une insuffisance théorique donnée devait passer par l'effort consistant à placer l'élément critiqué dans le mouvement d'ensemble de la réalité considérée.

B) Pour une nouvelle axiologie dia-matérialiste

Nous avons étudié au tome V de Lumières communes les conditions d'une axiologie dia-matérialiste permettant une approche non idéaliste du sens, sens de l'histoire, sens de la vie et peut-être, et dans des conditions que nous avons évoquées plus haut quand nous avons généralisé le concept de sélection naturelle, sens de l'évolution cosmique et biologique. Bien entendu, il faut veiller à ne pas retomber dans les conceptions cosmiques antiques qui fixaient le devoir de chacun, ses « fins », à partir d'une place prédéterminée censément préétablie par l'ordre général de l'univers déterminant qui serait maître et qui serait serf à jamais. A l'inverse, il faut sortir d'une conception idéaliste sèche issue de Blaise Pascal et tirant de la Révolution copernicienne l'idée que le cours de l'univers n'a aucun sens, que « le silence éternel des abîmes infinis effraie » le pauvre humain en déshérence et que chacun « choisit » librement, comme on tente une gageure, sa voie vers le bien ou vers le mal, lesquels ne seraient au fond que de pures options subjectives, Camus ayant vulgarisé cette idée dans L'Homme révolté sous la forme d'une « philosophie de l'absurde » tournée contre le marxisme. Il est clair qu'un univers où tout serait tracé d'avance priverait de signification les vertus morales qui supposent engagement, volonté et liberté ; à l'inverse un univers glacé et une histoire à jamais absurde n'offrent pour perspective à l'homme qu'un désespoir mâtiné de postures héroïques à la Vigny. Mais le matérialisme dialectique, et plus encore le communisme scientifique de Marx, n'opposent pas l'engagement subjectif et l'existence, sinon d'un sens objectif, du moins d'une route au moins possible dans l'histoire générale de la matière (qui permet bien, c'est un fait, l'apparition de structures de plus en plus organisées ainsi que l'a compris le chimiste Ilya Prigogine) ainsi que celle de l'histoire humaine, où le résultat de la course de vitesse entre les tendances réactionnaires à l'extermination et les contre-tendances révolutionnaires à l'émancipation n'est pas écrite d'avance. Si un sens se dessine en effet dans un univers et dans une société où la contradiction dialectique fait sa part à la nécessité comme à la contingence (donc à la base objective du choix), à l'entropie comme à des formes de néguentropie au moins locales, à l'écroulement sur elles-mêmes des contradictions ou à leur dépassement possible, ce n'est certes pas un sens prescrit mais une simple possibilité de sens qu'il revient aux hommes, personnellement ou collectivement, de concrétiser ou pas. Néanmoins, le sens qui dessine ce dépassement et le contresens qui oriente vers cet effondrement n'est pas une pure vue de l'esprit : si l'humanité finissait par se diriger vers le communisme, c'est-à-dire vers la société sans classes, qui ne voit qu'elle irait vers un dépassement de la contradiction de classes opposant le capitalisme impérialiste au socialisme. Alors que si elle s'oriente vers la guerre mondiale exterministe sous la conduite de l'impérialisme, il s'agirait bien d'un effondrement objectif de la contradiction puisque toutes les classes sociales, tous les pays seraient détruits en même temps. Bref, le choix humain a des bases objectives et ne dépend nullement d'une sorte de pari pouvant conduire indifféremment, main sur le cœur et regard tourné vers l'horizon, à un surcroît de vie, de puissance et d'émancipation ou à l'arrêt définitif de la vie et de l'espoir collectif de la transformer. Comme on sait, non seulement une telle problématisation des questions de sens n'abolit nullement la question du choix et des initiatives historiques et le marxisme-léninisme a dès longtemps fait litière d'une conception du « sens de l'histoire », portée notamment par les théoriciens économistes de la Deuxième Internationale comme Karl Kautsky – qui voyaient dans le matérialisme historique une voie royale vers le socialisme faisant en fait l'économie du parti d'avant-garde, de l'initiative communiste résolue et pour finir, de la révolution toujours trop précoce et « prématûrée ». En réalité, si un peu d'approche matérialiste et scientifique de l'histoire semble nous éloigner de l'initiative politique et de la prise de décision, une approche réellement dialectico-matérialiste en rapproche et vice-versa, toute exaltation du volontarisme ignorant des tendances profondes de l'histoire ne peut conduire qu'à la catastrophe.

Il faudrait évoquer pour finir les interventions esthétiques indispensables au lancement d'un grand récit capable de porter dans les masses de nouvelles lumières partagées. Comme le grandiose poème didactique de Lucrèce, comme avant lui le fascinant Περὶ τῆς φύσεως d'Héraclite et comme, très longtemps après eux, le brillantissime Rêve de d'Alembert de Diderot, un narratif franchement matérialiste – une forme d'épopée de la matière de la vie et de l'humain – destiné à parler aux larges masses tout en inspirant de cent façons une révolution dans la culture (en favorisant aussi la formation en masse de subjectivités libres), ne pourra pas se passer de la poésie, du cinéma, de l'art

symphonique, du théâtre, de l'architecture, des arts plastiques, de ce « merveilleux scientifique » qui précéda la « SF »... de la BD, de l'art photographique et, pourquoi pas en guise d'accomplissement suprême, de l'art chorégraphique. On nous pardonnera de ne pas développer ici notre point de vue sur la dimension esthétique de la question traitée : car comprendre, cela passe toujours peu ou prou *in fine* par *s'incorporer* et l'émotion régulée n'est pas l'ennemie, mais l'auxiliaire, voire parfois l'éclaireuse de la rationalité, la dialectique véritable intégrant à la fois l'épique et le tragique. Sans cette dimension esthétique, c'est-à-dire relative à la sensibilité, impossible que prenne corps une conception rationaliste et progressiste du monde *engageante* à tous les sens du mot (une intelligence conséquente, sinon exhaustive du monde, n'éloigne pas de l'intuition mais la remodelle et l'élargit). Et pour suggérer ce que nous avons à l'esprit en évoquant ce renouveau esthétique à venir, que l'on nous permette de citer pour conclure ce poème aussi précis conceptuellement que filmiquement évocateur qu'a écrit le poète matérialiste contemporain Dominique Buisset : à le lire, on verra qu'il n'est pas pour rien un lecteur et traducteur réputé de Lucrèce, d'Ovide et de Virgile...

« A rien aucun principe ni fin
Seulement la matière longtemps
s'ignorant par elle-même élue
pesée comptée divisée montant
mutant d'écaillouse en mamelue
jouant en solitaire au plus fin
par nul autre qu'elle-même lue
elle invente un diable qu'elle feint
trame une histoire où quoi donc s'attend ? ».

17 Dominique Buisset, *Quadratures*, Préface de Jacques Roubaud, *Nous* 2010 (p. 52).